

VERA KAPLAN

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.

Laurent Sagalovitsch

VERA KAPLAN



BUCHET • CHASTEL

L'auteur remercie le Conseil des Arts du Canada
et le Conseil des Arts de Colombie-Britannique pour leur soutien.

© Libella, Paris, 2016.
ISBN : 978-2-283-02997-8
ISSN : 2110-0713

À mon frère

Qu'un peuple aussi débonnaire ait pu devenir ce peuple de chiens enragés, voilà un sujet inépuisable de perplexité et de stupéfaction. On nous reprochera de comparer ces malfaiteurs à des chiens ? Je l'avoue en effet : la comparaison est injurieuse pour les chiens. Des chiens n'auraient pas inventé les fours crématoires, ni pensé à faire des piqûres de phénol dans le cœur des petits enfants...

9

Vladimir Jankélévitch, *L'Imprescriptible*

Je n'ai appris l'existence et la mort de ma grand-mère que plusieurs mois après son décès. Par une coïncidence étrange je me trouvais dans l'appartement de ma mère au moment où la nouvelle me parvint.

Deux semaines par an, au moment des fêtes de Hanouka, je quittais Montréal pour Tel-Aviv et venais habiter cet appartement où ma mère avait vécu les dernières années de sa trop courte vie. Un cancer foudroyant des poumons l'avait emportée alors qu'elle venait juste d'avoir cinquante ans et moi trente. Je commençais à peine ma carrière de juriste, que j'abandonnerais quelques années plus tard pour me consacrer à l'enseignement. J'étais rentré précipitamment de Paris où je vivais alors pour m'occuper d'elle. Ma mère, quand fut découvert son cancer à un stade déjà trop avancé pour être vaincu, refusa d'être soignée à l'hôpital. Étant elle-même infirmière, elle connaissait trop ce qui l'attendait et préféra passer le peu qui lui restait à vivre dans son appartement de l'avenue Ben Yehuda.

Je dormais dans le canapé du salon alors que ma mère, désormais trop fatiguée pour se lever, gardait le lit, les fenêtres

grandes ouvertes sur la mer qu'elle ne quittait pas des yeux et, tandis que la journée s'épuisait dans le brouhaha brouillon de la rue Ha-Yarkon, j'essayais de l'amener à me parler de sa vie passée, de son enfance dont elle n'avait jamais rien voulu me dire, de ses parents, se contentant quand je l'interrogeais soit de se réfugier dans le silence, soit, lorsque j'insistais trop, de s'exclamer qu'elle ne s'en souvenait plus.

À de très rares occasions, quand je la poussais dans ses derniers retranchements, lorsque je passais outre les manifestations de sa souffrance intérieure et la harcelais de questions, elle se mettait à mugir en allemand, des phrases cinglantes qu'elle me lançait au visage sur un ton saccadé, heurté, éruptif, comme si les mots lui brûlaient la langue, avant de s'enfermer pendant des heures dans sa chambre.

Je l'avais suppliée, je l'avais menacée de ne plus lui donner de mes nouvelles, de m'engager dans l'armée pour la punir, de m'enfuir à l'étranger d'où elle n'entendrait plus jamais parler de moi, je l'avais serrée dans mes bras en la conjurant de me donner le début d'une explication, je m'étais effondré en larmes devant elle, je l'avais implorée, je ne lui avais pas parlé pendant des jours, j'avais brisé un service entier de notre vaisselle – en vain. Elle ne céda jamais.

Je n'avais pas eu une enfance normale. De mon père, je ne savais rien. Ma mère ne m'avait jamais menti à son sujet pour la simple et bonne raison qu'elle-même ignorait tout de lui. Une nuit qu'elle n'arrivait pas à dormir, elle était sortie se promener le long de la mer, elle avait marché jusqu'à Jaffa afin de se fatiguer le corps. Sur le chemin du retour, elle s'était arrêtée sur un banc à contempler la mer quand un homme surgissant de nulle part lui avait demandé, d'un simple

mouvement de tête, la permission de s'asseoir à ses côtés. Il s'était mis à fumer, avait proposé à ma mère une cigarette qu'elle avait acceptée, ils étaient restés tous les deux, silencieux, écoutant le bruit des vagues s'échouant sur la plage. Le temps s'était comme arrêté et lorsque leurs regards avaient fini par se croiser, dans le clair-obscur de la nuit étoilée, au milieu de la brise venue de la mer, sans même avoir eu besoin de prononcer la moindre parole, ils avaient su l'un comme l'autre à quoi ils allaient employer les minutes à venir.

Bien des années après, ma mère ne savait toujours pas pourquoi. C'était écrit, me répétait-elle. Simplement écrit.

Le sable à peine humide avait accueilli leurs corps emmêlés, la plage avait retenu son souffle, la lune avait regardé ailleurs ; l'aube apparue, ils étaient repartis chacun de leur côté sans avoir pris la peine de décliner leur identité, sans même avoir échangé un mot, sans se connaître autrement que par le goût de cette étreinte furtive. Tout était juste parfait, comme dans un film muet, se rappelait ma mère quand je la pressais de me raconter pour la centième fois l'histoire de cette unique rencontre avec mon père. Elle n'avait jamais cherché à le revoir. Même quand elle avait dû se résoudre à admettre que le docteur ne se trompait peut-être pas en lui promettant l'arrivée prochaine d'un heureux événement, elle n'avait rien entrepris pour partager cette nouvelle avec l'auteur de cette drôle de surprise. Elle avait tranquillement attendu que je naisse, peu soucieuse que je puisse souffrir d'être privé de la présence de mon père. Ou, plus exactement, pensant que cet homme, né de la rencontre du hasard et de la destinée, ne pouvait être qu'un songe.

Ma mère était une femme solitaire. Je ne lui connus jamais d'amis, et encore moins d'amants. Ses jours de congé, elle les passait chez elle à dormir ou à rester des heures durant sur son balcon à contempler la mer. Son téléphone pouvait rester des journées sans sonner, elle ne semblait s'intéresser à rien, elle détestait s'habiller et achetait ses vêtements par correspondance, elle déclinait toujours les invitations à m'accompagner au cinéma ou au théâtre, elle vivait à l'économie, elle se nourrissait de boîtes de conserve et de plats congelés, elle ne partait jamais en vacances, elle ne lisait pas, et le seul vice que je lui connaissais était ses cigarettes qu'elle fumait sans discontinuer. L'hôpital où elle travaillait se trouvait à quelques rues de chez elle, elle empruntait toujours le même chemin pour s'y rendre et en revenir, elle ne s'aventurerait jamais hors de ce périmètre et quand, après d'interminables palabres, elle consentait à me rendre visite, je devais venir la chercher puis la ramener, comme si elle craignait de se perdre en chemin. Elle ne se plaignait jamais, elle ne m'interrogeait jamais sur ma vie, elle accueillait mes réussites scolaires ou professionnelles avec un petit sourire à peine satisfait comme si elle n'avait jamais douté de moi ou comme si cela n'avait pas grande importance, elle n'émettait jamais la moindre remarque sur mes petites amies, elle ne semblait jamais vraiment triste ni particulièrement heureuse, seulement résignée, détachée des contingences de l'existence, imperméable à la réalité du monde extérieur comme si, au fond, sa vie ne comptait pas vraiment. Au fur et à mesure que je grandissais, je comprenais que quelque chose était brisé en elle mais jusqu'au moment de recevoir ce courrier, je ne sus jamais poser un nom sur la nature du mal qui la

rongeait et l'amenait à se conduire comme une clandestine de sa propre vie.

Nous étions au mois de décembre de l'année 1998.

Ma mère n'était plus de ce monde mais une fois par an, au moment des fêtes de Hanouka, je venais rendre visite à son fantôme et reprenais possession de cet appartement dont j'avais hérité et que je prêtais à des amis le reste du temps. Chaque jour, en fin d'après-midi, à l'heure où le soleil se couchait, je me rendais sur ce banc où avait eu lieu la rencontre avec mon père. Les yeux fixés sur l'horizon, les mains dans les poches de ma veste, une cigarette perdue aux lèvres, un bonnet sur la tête, je restais là à réfléchir à ce qu'avait pu représenter cet événement dans la vie de ma mère. J'ai-
mais à penser qu'il avait constitué une sorte de parenthèse enchantée, où, le temps d'une nuit, elle s'était réconciliée avec la vie. Où elle avait décidé de s'oublier dans les bras d'un homme, d'oublier qui elle était, ce qu'elle avait pu traverser et s'accorder une chance d'appartenir à ce monde, d'accepter ses règles et de participer à sa façon à sa marche en avant.

Ce soir-là, je descendis sur la plage et marchai sur le sable où mon père l'avait conquise : je restai là un long moment, accroupi, à guetter la tombée de la nuit, puis, lentement, je repris le chemin de la maison. Dans la boîte aux lettres attendait une volumineuse enveloppe. Elle était adressée à ma mère et portait le cachet de la poste allemande. Au revers était inscrit « Von Herr Krauss. Notar. Wiesbaden. 65183. Germany ». À l'intérieur se trouvait un vieux carnet à la couverture toute ridée, aux bouts cornés, accompagné d'un cahier d'écolier, auxquels était jointe une lettre dactylographiée.

Chère Madame Kaplan,

Je suis au regret de vous annoncer la nouvelle de la disparition de Madame votre mère, Vera Schwartz, de son vrai nom Vera Kaplan.

Elle a mis fin à ses jours le deux mai de l'an mil neuf cent quatre-vingt-dix-huit dans son appartement situé au 24 de la rue Frederick à Wiesbaden, en République allemande.

N'ayant pu rentrer en contact avec vous, j'ai procédé en tant qu'exécuteur testamentaire par défaut à sa mise en bière le cinq mai de l'an mil neuf cent quatre-vingt-dix-huit au cimetière municipal de Wiesbaden.

Son caveau funéraire se trouve dans l'allée D au numéro 26, rangée 3.

Sa stèle ne comporte pour l'instant aucune inscription – il vous appartiendra de décider la nature des mots à graver sur sa sépulture.

Dans son testament était indiqué que l'ensemble de ses biens, son appartement, ses meubles et ses livres rares (dont vous trouverez en pièce jointe la liste complète) devaient vous revenir et, par défaut, à vos descendants légitimes.

Était également mentionné qu'étant sans nouvelles de vous depuis l'année mil neuf cent quarante-six, elle ignorait votre adresse et me chargeait en conséquence de vous retrouver.

Afin de mener à bien mes recherches, elle me laissait la somme de trois mille marks présente dans l'enveloppe contenant son testament sous la forme de six billets de cinq cents marks (vous trouverez en pj2 le détail de mes dépenses).

Comme vous pouvez vous en douter, il m'a été extrêmement compliqué de vous retrouver et j'aurais sans nul doute échoué si, en venant inspecter son appartement afin de procéder au recensement de ses biens, je n'étais tombé sur les deux documents que j'ai pris le soin de joindre à cette lettre.

Il n'était évidemment pas dans mon intention de les lire, son caractère scrupuleusement privé étant des plus manifestes.

Ce n'est qu'après avoir épuisé tous les moyens légaux pour tenter de retrouver votre trace, service de police, registre des hôpitaux, bureau du recensement, etc., qu'en désespoir de cause, après bien des tergiversations, j'ai pris sur moi de les consulter, animé que j'étais du seul souci de respecter les dernières volontés de la défunte.

Il convient de dire que leur découverte m'a été des plus précieuses. Sans elle, je crains fort que tous mes efforts pour vous retrouver auraient été parfaitement vains. Leur lecture attentive m'a permis d'apprendre les circonstances dans lesquelles vous aviez été séparée de votre mère.

Il serait trop long d'exposer en détail l'inventaire des démarches entreprises afin d'arriver à mes fins, le seul fait que vous receviez cette lettre près de huit mois après le décès de votre mère devrait néanmoins suffire à expliquer les innombrables difficultés auxquelles j'ai été confronté.

Sachez seulement qu'après bien des tâtonnements, j'ai fini par retrouver le nom de l'organisme qui, après guerre, s'occupait des cas comme le vôtre. Il n'existe plus mais ses archives ont été conservées au ministère de la Défense. J'ai été habilité, après avoir longuement bataillé avec l'administration, à les consulter et ai pu de la sorte accéder à votre dossier où se trouvait mentionné le nom de votre famille d'accueil en Israël. Grâce à l'ambassade d'Allemagne à Tel-Aviv, il m'a été possible d'obtenir leur adresse et ainsi, de fil en aiguille, en flirtant parfois avec la légalité, de remonter jusqu'à vous.

Avant de clore cette lettre, il me reste à éclaircir quelques points de procédure :

L'appartement de votre mère a été mis sous séquestre jusqu'à nouvel ordre.

Selon les experts immobiliers que j'ai contactés, sa vente vous rapporterait, après impôts et règlement des droits de succession, aux alentours de cent quatre-vingt mille marks soit, au cours d'aujourd'hui

(1 mark pour 4,64 shekels), la somme de huit cent mille shekels environ.

Celle des meubles et de ses livres de collection devrait s'élever à quinze mille marks (soixante-dix mille shekels).

Je vous prierai dans les délais les plus courts de m'avertir, par retour du courrier, des dispositions que vous souhaiterez prendre concernant les biens dont vous avez hérité et je me tiens bien évidemment à votre disposition pour tout renseignement complémentaire les concernant.

J'aurais grand plaisir à vous recevoir dans mon bureau si vous vous décidez à voyager jusqu'à Wiesbaden.

Je suis conscient du choc qui doit être le vôtre d'apprendre d'une manière si abrupte le décès de votre mère et les circonstances l'entourant et vous prie de croire, chère Madame, à l'expression de mes condoléances les plus sincères.

Il me tient à cœur de conclure cette lettre en vous confiant que si ma relation avec votre mère a été strictement professionnelle et hélas bien trop éparse pour que j'en garde un réel souvenir, la lecture des documents retrouvés m'a permis de découvrir une femme en tout point fascinante.

Veillez recevoir, Madame, l'expression de mes salutations distinguées.

Von Herr Krauss

C'est hier que j'ai pris ma décision.

J'en ai été la première surprise, je dois dire.

Et pourtant, aussitôt formulée, cela m'est apparu comme une évidence.

Je marchais le long du canal, l'air était doux, c'était la première belle journée de printemps après cet hiver où nous avons eu si froid, un tendre soleil se prélassait dans le ciel bleuté, les oiseaux sifflotaient gaiement, les arbres frissonnaient de plaisir, un vent léger parcourait les allées, des jeunes gens allaient main dans la main, des feuilles dérivait sur l'eau paresseuse, emportant le souvenir des sinistres journées des mois passés, l'herbe venait d'être coupée, son odeur fraîche et enivrante montait à la tête, c'était juste parfait, l'image d'un monde en paix avec lui-même, et alors j'ai compris que l'heure était venue, que je ne pourrais pas trouver une plus belle journée pour lui dire au revoir, le saluer une dernière fois avant de lui tirer ma révérence.

Où, avec le calme souverain propre à ce genre de décision, j'ai compris avec une netteté presque effrayante que j'étais arrivée au bout de ma route, que de continuer à exister

en attendant que la nature veuille bien accomplir son dernier devoir n'avait plus grand sens, qu'il était préférable de m'en aller maintenant, en pleine conscience de mes moyens, au lieu de m'enfoncer peu à peu dans le crépuscule d'une vie qui tôt ou tard emprunterait les couleurs définitives d'une maladie jouant avec ma raison et mon discernement.

Je crois bien que je me suis souri. Que je me suis congratulée comme si je venais de conclure avec moi-même une affaire dont il me tardait déjà de toucher les dividendes. J'étais pleinement heureuse et j'ai ressenti la pulsation du monde avec une intensité inouïe. C'était comme s'il saluait ma décision et applaudissait à ma résolution. Comme si j'entrerais en résonance avec l'univers. Si le soleil brillait, si les oiseaux chantaient, si le printemps tout entier chassait le fantôme de l'hiver et se répandait ainsi sur le monde alentour, c'était en mon honneur, c'était lui qui me disait, va, va, tu peux partir tranquille, je n'aurai jamais rien de plus beau et de plus doux à t'offrir.

Je sortais de chez le docteur, il m'avait encore griffonné une ordonnance longue de deux pages, je l'ai sortie de mon sac, je l'ai chiffonnée et jetée dans la première poubelle rencontrée. Je comptais aller à la pharmacie mais comme je n'en voyais plus l'utilité, j'ai rejoint le quartier de l'Horloge, je suis entrée dans une papeterie, j'ai choisi le cahier le plus simple possible, un épais cahier d'écolier avec de gros carreaux et une marge rouge, un stylo-feutre, j'ai payé; en continuant ma promenade dans les rues pavées de la vieille ville, j'ai songé qu'il me faudrait quelques provisions si je ne voulais pas avoir à ressortir et manquer ainsi à ma promesse; sur le chemin du retour, je me suis arrêtée chez l'épicier, je lui ai

acheté un kilo de pommes, quelques boîtes de biscuits secs, du café en quantité suffisante.

Aussitôt rentrée, j'ai fermé les volets, tiré les rideaux, retourné les horloges, débranché le réveil de ma chambre à coucher, décroché le téléphone, déposé sur la table du salon mon cahier et mon stylo, je me suis déshabillée, j'ai enfilé ma robe de chambre, j'ai fait ce que j'avais à faire dans la salle de bains, j'ai éteint toutes les lumières de l'appartement sauf celle de l'entrée afin d'écrire tout à mon aise sans m'abîmer les yeux. Je comptais commencer de suite mon travail mais la fatigue m'a rattrapée. J'ai dû m'allonger sur le canapé et me suis endormie sans effort. Ce qui est plutôt inhabituel chez moi. J'ignore combien de temps j'ai pu dormir ainsi. Quelques minutes ou quelques heures peut-être. J'ai juste senti que mon corps s'était bien reposé, que je débordais d'énergie, et, sans plus tarder, je me suis assise à cette table et voilà.

C'est amusant de ne pas savoir quelle heure il peut bien être. Mes rideaux sont si épais que, même si un grand soleil se promenait dans le ciel, ils ne laisseraient jamais passer la moindre lumière et j'habite dans un coin si reculé de la ville, si tranquille que, même en tendant l'oreille, il m'est impossible de deviner l'heure de la journée. Je me sens hors du temps, c'est une impression délicieuse. Absolument délicieuse. Je crois bien ne m'être jamais sentie aussi libre, aussi légère que maintenant. Qu'il est doux de ne plus avoir à se soucier du repas du soir, de l'état de propreté de la maison, de ses finances, de ces mille et un tracas qui ont empoisonné ma vieillesse, les maladies aussi bénignes qu'innombrables, la lente trahison de mon corps, l'inexorable déclin, même si

mesuré, de mes facultés mentales, l'horreur de m'apercevoir chaque matin dans le miroir et de découvrir les ravages du temps sur mon visage, cet effroi de me voir devenir jour après jour de plus en plus laide, de plus en plus repoussante, de plus en plus hideuse, non, tout cela est derrière moi désormais, et à cette idée d'être débarrassée à jamais du spectacle de ma propre déchéance, j'éprouve comme un soulagement infini.

Je ne sais pas pourquoi j'ai tant attendu pour prendre cette décision. Ce n'était pas de la peur, ce n'était pas un manque de courage, ce n'était pas de la lâcheté, c'était juste que je n'étais pas encore prête, qu'il me fallait admettre avec toute la franchise possible que de cette vie je n'avais plus rien à espérer, qu'elle n'avait plus rien à m'apporter, que j'avais épuisé ma dernière part d'espoir.

Je revois encore cette parfaite journée de début avril, ce beau soleil étourdi dans ce ciel sans nuages, les arbres en joie, le ruban de la rivière, j'entends le chant des oiseaux, le bruissement de l'eau, le balancement des branches, je respire encore le parfum de l'herbe coupée, l'odeur de fête échappée des pelouses, la pulsation de la vie renaissant à elle-même dans ce ravissement printanier, et je souris encore, je suis si reconnaissante à la Nature de m'avoir avertie de la sorte, si heureuse d'être enfin arrivée à prendre cette décision que d'émotion ma gorge se serre et que mon cœur se gonfle de joie.

Orgueilleuse comme je peux l'être parfois, j'aimerais penser que le sort de ce cahier m'est indifférent, qu'il m'importe peu de savoir s'il sera lu ou pas, que je m'en sers dans le seul souci de débattre une dernière fois avec l'intimité de

mon être, de dresser un ultime état des lieux, exactement comme un locataire rend les clefs à son propriétaire, soucieuse de laisser derrière elle son appartement parfaitement ordonné, mais si je raisonnais de la sorte,

alors je me mentirais,

alors je me renierais,

alors je me ferais honte.

Ce que je ne veux pas. Surtout pas maintenant.

J'ai besoin de me raccrocher à cette idée que tôt ou tard ce cahier se retrouvera entre tes mains à toi, puisque au bout du compte, j'en ai bien conscience, c'est à toi et à toi seulement qu'il est destiné, que d'une manière ou d'une autre, c'est pour toi que je me retrouve à cette heure en train d'écrire ces lignes afin d'essayer une dernière fois de t'expliquer pour quelle raison je me suis conduite de la façon dont je me suis conduite et comment malgré tout j'ai pu continuer à vivre avec le souvenir de ces années-là.

Fixer les méandres de cette vie si compliquée que tu n'as jamais pu comprendre.

Que personne n'a jamais compris.

Que personne ne pouvait comprendre.

Que personne ne comprendra jamais.

Ce que j'ai eu à vivre, je le dis sans grandiloquence, sans amertume, sans prétention aucune, nul ne pourra jamais le restituer sans le trahir. Cela se situe au-delà de toute pensée humaine, en quelque région impossible à atteindre, dans les limbes d'une complexité telle qu'elle restera à jamais inaccessible au cœur des hommes.

Cette conviction, je l'ai eue très tôt.

Quand je me suis retrouvée au cœur de la tourmente et puis, plus tard, quand la société a jugé que ma place se trouvait en prison.

Oui, c'est en prison, durant ces longues et interminables années où j'ai connu la plus effroyable des solitudes, où je n'ai pour ainsi dire parlé à personne, dans le repli de ma cellule, allongée du matin au soir sur la paille me servant de lit, occupée à regarder à travers les barreaux le spectacle de ce ciel perpétuellement affligé, que j'ai fini par admettre que ma destinée serait de vivre une existence marquée du sceau de l'infamie sans avoir jamais la possibilité d'expliquer le pourquoi de mon comportement.

Encore maintenant, il me suffit de fermer les yeux pour entendre de nouveau la voix du procureur.

« Vera Kaplan a cru que sa destinée était de vivre. De vivre à tout prix. De vivre quel que soit le prix à payer pour cela. De continuer à vivre même si, pour ce faire, cela signifiait envoyer à une mort qu'elle savait certaine des dizaines et des dizaines d'innocents. Vera Kaplan a seulement oublié que parfois, dans des circonstances extraordinaires où l'homme se retrouve confronté à la barbarie la plus innommable qui soit, il lui appartient de se sacrifier sur l'autel de sa propre et infinie tragédie afin de ne pas devenir à son tour le responsable de sa déchéance, en devenant le bourreau inique d'hommes et de femmes coupables d'être seulement ce qu'ils sont. Oui, et je le dis avec toute la gravité dont je puis être capable, conscient du tragique presque insupportable de mes dires mais restant assez lucide pour ignorer ce qu'aurait pu être ma conduite confrontée à ce dilemme infernal, car qui ici, dans cette salle, dans cette ville, dans ce pays où se sera tenue la plus effroyable des tragédies, qui donc peut se lever et dire avec la certitude la plus implacable, en toute

conscience, moi, je sais qu'entre une vie déchue et une mort louable, j'aurais opté pour la mort, qui ?

Personne, je vous le dis en face, personne, absolument personne, tant il est vrai que c'est seulement une fois que nous nous retrouvons confrontés de plain-pied à une situation à laquelle nous n'avons jamais été préparés que nous pouvons juger de la qualité de notre nature profonde, oui, c'est seulement à cet instant où le sang rouge et noir de l'Histoire charrie son fleuve putride et pestilentiel que nous savons enfin qui nous sommes vraiment, un lâche ou un héros, un oisillon ou un aigle, un traître ou un homme de bien, mais, puisque c'est ma charge et mon devoir de dire en cette enceinte où se situe le bien et où se loge le mal, je ne peux que répéter qu'il est du devoir sacré de l'homme par-delà toute éternité de s'effacer de la surface de la terre quand sa propre survie passe par le massacre collectif de malheureux innocents. Vera Kaplan n'a pas su, n'a pas pu, n'a pas voulu emprunter cette voie. Elle a voulu vivre. Vivre malgré tout. Vivre dans l'ombre de la mort de ses amis. Vivre en trahissant la confiance de ceux dont le seul crime était de lui ressembler. Vivre en les dénonçant à des autorités diaboliques dont elle connaissait parfaitement les rouages, puisque participant de sa propre volonté à cette entreprise de destruction, elle savait que par ses agissements elle les précipitait sciemment dans le ravin de leur propre disparition. Et si vivre n'est jamais un crime, c'est tout au moins dans les circonstances présentes, circonstances épouvantables j'en conviens, circonstances inédites dans toute la longue histoire de l'humanité, une faute que seule une peine d'emprisonnement de dix années parviendra à réparer. »

Aujourd'hui, je le revois encore comme si c'était hier, ce procureur se débattant sans cesse avec les manches de sa robe rouge carmin, son visage étrangement poupin contrastant avec son allure de vieillard ratatiné, son crâne dégarni

où perlaient des gouttes de sueur qu'il essuyait avec la paume de sa main toute moite comme un automate parfaitement réglé, son ventre énorme venant cogner contre le pupitre en bois telle la coque d'un navire géant rebondissant mollement sur son quai d'appontement au gré des vagues étourdies, ses yeux sévères et concentrés s'écarquillant de plus en plus à mesure que son réquisitoire avançait, sa bouche pincée que sa langue humidifiait chaque fois qu'il achevait une phrase, sa voix suraiguë glapissant dans le tribunal pétrifié, se répandant dans les travées avec la solennité d'un sermon biblique, et je me revois, moi, une gamine de vingt-trois ans à peine, oui de vingt-trois ans, assise toute raide à cette table, à côté de mon avocat qui était passé en coup de vent la veille du procès me rendre une visite de routine, n'osant même pas me regarder, se tenant debout contre l'un des murs de ma cellule et se contentant de marmonner de lui faire confiance, qu'il se débrouillerait, que, vu mon jeune âge, on devrait tout de même m'épargner parce que, après tout, « vous n'étiez qu'une enfant, une malheureuse enfant prise au piège de l'Histoire ». Et là, pendant tout le temps qu'avait duré le réquisitoire, il n'avait cessé de pianoter de ses doigts secs l'accoudoir de sa chaise, pressé que les choses se terminent enfin pour aller retrouver sa famille ou ses collègues ou ses maîtresses, regardant parfois au-dessus de moi d'un air distrait l'assistance, cette masse horrible d'hommes et de femmes, surtout de femmes, habillées comme si elles se rendaient à un bal princier, venues assister au grand procès de celle que la presse avait surnommée la Cannibale juive, toute cette foule abjecte, sûre de son bon droit, propre sur elle, n'ayant rien à se reprocher, attendant seulement que la

Justice parle, qu'elle tranche, qu'elle condamne, me dévorant des yeux pour voir à quoi pouvait ressembler le visage du mal, se demandant comment j'avais pu, me scrutant de leurs yeux inquisiteurs pour tâcher de trouver une réponse à cette question, et moi, figée, immobile, impavide, ne les regardant pas, ne voulant pas leur offrir cette récompense, écoutant s'égrener les mots du procureur sans les entendre, comme s'il parlait dans une langue étrangère, comme si je ne me trouvais pas vraiment dans cette salle surchauffée mais ailleurs, me demandant seulement quand ils me laisseraient voir ma petite fille qu'ils m'avaient enlevée au moment de mon arrestation et que je n'avais pas eu l'occasion de revoir depuis, mon enfant dont je n'avais plus aucune nouvelle si ce n'est par l'intermédiaire des gardiennes juste assez aimables pour me laisser entendre que des gens s'occupaient d'elle. Des gens ? Mais quels gens ? Elles ne savaient ou elles ne pouvaient pas me le dire, et lorsque la Cour est revenue après avoir délibéré et que le président m'a demandé de me lever pour entendre la sentence, je ne suis pas arrivée à m'extraire de ma chaise tant mes muscles étaient engourdis par toutes ces heures où j'étais restée sans bouger.

Qu'il m'est douloureux de me souvenir de ces heures-là, de replonger ainsi dans le cœur des ténèbres, au plus profond de ma nuit, là où gît le catafalque de ma mémoire meurtrie, et pourtant je le dois, je me le dois, je te le dois et je le dois au monde. Et aux générations futures.

Durant toutes ces années, on a tant voulu me caricaturer, me présenter sous les yeux farouches d'une criminelle sans cœur coupable du plus abominable des forfaits, que, bien souvent, en lisant ces portraits, je n'arrivais pas à prendre

conscience que c'était de moi qu'il était question ; j'avais l'impression que cette personne démoniaque, je ne la connaissais pas, je ne l'avais jamais fréquentée, ni de près ni de loin, elle m'était tout aussi étrangère qu'une lointaine cousine dont jamais je n'aurais entendu parler ; je lisais ces lignes et je pleurais, des jours entiers, je pleurais, je me sentais salie, dépossédée de ma part d'humanité et de ma propre histoire, j'aurais voulu crier que ce n'était pas moi, qu'ils se trompaient, que la femme dépeinte sous les traits de ce monstre sanguinaire, abject, rebutant, c'était une autre.

J'ai voulu écrire aux journaux, j'ai essayé de leur répondre, j'ai tenté de leur expliquer qui j'étais vraiment mais jamais je n'y suis parvenue. Je ne savais même pas par où commencer. Et puis pour leur dire quoi ? De toute façon, ils ne m'auraient pas crue. Ils m'auraient encore traitée de menteuse. Alors je me suis tue. En silence, j'ai enduré leur traitement. Et j'ai cessé d'acheter leurs journaux. J'ai arrêté de lire leurs articles. C'est seulement à toi que j'ai continué d'écrire, lettre sur lettre, mais toutes sans exception m'ont été retournées. Je n'ai jamais su si elles t'étaient parvenues, si tu me les avais renvoyées sans prendre la peine de les ouvrir ou si tu ne les avais même pas reçues. Et pourtant, je ne me suis jamais arrêtée. À la fin, quand j'ai fini par épuiser l'histoire de ma vie, le récit de mon enfance, l'évocation de mes parents, je te racontais juste mes journées, je te disais tout, dans les moindres détails, à quelle heure je m'étais levée, ce que j'avais mangé, acheté, lu, pensé, à qui j'avais rendu visite, je passais mes soirées à composer ces lettres que le lendemain matin je déposais dans la boîte aux lettres et qui invariablement me revenaient intactes quelques semaines plus tard. Je prenais

soin de les ranger dans des cartons selon leur date d'envoi. J'ai ainsi entreposé des dizaines de boîtes dans mon grenier. D'abord alignés les uns à côté des autres, puis empilés les uns sur les autres. Comme un autel que j'aurais bâti en ton honneur. Auquel je rendais visite quand j'avais trop de chagrin. Lorsque ton absence me devenait insupportable.

Restant des heures dans ce grenier à la lumière griffée par les carreaux ridés de la meurtrière, à toucher ces lettres du bout des doigts, à les serrer entre mes mains comme si c'était toi que je caressais ainsi, à les porter à mon visage, à les embrasser, à m'imprégner de leur odeur en essayant de me persuader que tu y avais déposé tes propres empreintes, ta propre odeur, une partie de toi, jusqu'à ce que je finisse par ouvrir l'une d'entre elles et me mette à la lire à haute voix, à te la lire, imaginant que tu te tenais dans un coin du grenier, assise sur un carton, concentrée, ta poupée posée contre ton cœur, ton pouce dans ta bouche, tes yeux grands ouverts, écoutant ce que ta maman avait à te raconter.

« À l'arrivée d'Hitler au pouvoir, ton grand-père travaillait pour le plus grand journal de Berlin, le Berliner Tageblatt.

Il s'occupait de la rubrique des pages sportives, répartissant les articles à écrire à toute une flopée de journalistes œuvrant sous ses ordres, tandis que lui traitait exclusivement de la boxe, occupation qui l'amenait à passer ses journées dans les salles d'entraînement et ses soirées à assister à des combats. Il sillonnait ainsi tout le pays pour rendre compte des exploits de Max Schmeling, de Johann Trollmann, d'Erich Seelig, tous ces célèbres boxeurs que plus personne ne connaît aujourd'hui mais qui étaient à l'époque aussi populaires que les vedettes de cinéma.